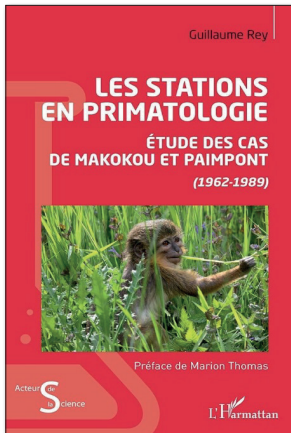


## COMPTES RENDUS



### **LES STATIONS EN PRIMATOLOGIE : ÉTUDE DES CAS DE MAKOKOU ET PAIMPONT (1962-1989)**

Guillaume Rey

Collection Acteurs de la science, L'Harmattan,  
Paris 2021. 241 p.

Revu par Marine Larrivaz

L'HISTOIRE de la primatologie trouve ses sources dans la médecine. Les premières utilisations des singes comme sujets de recherche en science étaient réalisées dès 1913 dans le cadre des expériences médicales à destination humaine, notamment avec l'ouverture du premier centre d'élevage à Ténériffe, aux Canaries. En adoptant une vision éthologique, l'historien Guillaume Rey propose dans son ouvrage une nouvelle perspective de l'histoire de la primatologie française. En combinant une analyse d'archives et une synthèse de la littérature scientifique, l'auteur offre une étude comparative des stations de Paimpont en France et Makokou au Gabon. Rey est aussi l'auteur de deux autres livres *Afriques anarchistes: Introduction à l'histoire des anarchismes africains* (2018) et *les Institutions politiques mossis à l'épreuve de la situation coloniale* (2013) qui nous démontrent ses qualités de synthétiseur dans des

champs variés de l'histoire française. Ses travaux de recherches hétéroclites sont toujours réalisés avec différents chercheurs extérieurs au domaine de l'histoire, permettant ainsi de produire des publications judicieuses situées entre vulgarisation scientifique et débats universitaires. Dans *Les Stations en primatologie*, Rey est épaulé par Marion Thomas, spécialiste de l'histoire de la primatologie française. En signant la préface, Thomas remet dans son contexte la dimension de primatologie de l'ouvrage et ses implications plus larges dans le travail de Rey.

En plus de donner naissance à un essai riche en revendications sociales, le livre compare deux stations de primatologie opposées géographiquement: la station de Paimpont en France et la station de Makokou au Gabon. Les premiers chapitres tracent le portrait de la station scientifique basique comme un lieu d'étude et d'échange scientifiques, mais surtout comme un espace isolé de la population locale où cette dernière est implantée. Cela permet à l'auteur de pointer dans les chapitres suivants les problèmes matériels et savants qui ont émergé dans la station de Makokou. Le constat est simple pour l'auteur. Les stations scientifiques et les primatologues sont généralement mal perçus par le grand public, ce qui soulève des enjeux importants de mésinformation et de distorsion de la réalité. Il est important de rappeler qu'aujourd'hui, l'ensemble des primatologues, et plus généralement des scientifiques, travaille en étroite collaboration avec les communautés locales. De plus, ces dernières sont une source importante de savoirs autrement inaccessibles aux scientifiques (connaissance de la localisation précise des groupes de primates, identification du régime alimentaire local de ces derniers, etc.). D'ailleurs, l'auteur en profite pour dénoncer le manque de reconnaissance de ces savoirs dans la littérature scientifique. Rey synthétise cette idée qu'une station de primatologie devrait être davantage reconnue comme une autarcie plutôt qu'un isolement locatif. Ce constat est juste puisque le primatologue doit vivre au sein de son groupe de singes dans la forêt et non à l'intérieur du village qui la borde, contraignant ainsi le

primatologue à être isolé et donc marginalisé.

En second lieu, l'auteur nous amène vers l'historique des premières stations scientifiques françaises. À leurs débuts, celles-ci étaient toutes maritimes puisque la France était un pays tourné vers la marine, perçue comme une opportunité non seulement pour développer les recherches du milieu marin français, mais aussi pour augmenter le rendement de la pêche, qui était à l'époque très présente sur le territoire. Dès lors, à l'aube des années 1960, plus aucune station ne dispose de primates pour la recherche en comportement animal. Cela est également corroboré par les travaux de Zuleyma Tang-Martínez (2020) qui révèlent qu'entre 1950 et 1990, seuls dix genres de primates ont fait objet de recherches dans la primatologie moderne française et internationale. En s'appuyant sur les travaux de cette dernière, l'auteur souligne la contribution significative du couple Gauthier-Hion et surtout d'Annie Gauthier-Hion dans l'ouverture de la station de Paimpont. Cette démarche est importante, car les travaux de la primatologue ont souvent été invisibilisés en faveur de ceux de son conjoint, Jean-Pierre Gauthier. Ainsi, Tang-Martínez a réintroduit le féminisme dans l'histoire de la primatologie. La vision très médiatisée d'Annie Gauthier-Hion au contact des primates a été bénéfique auprès du public (HARAWAY 2013), ce qui lui a permis d'obtenir du financement pour la recherche tout en promouvant la vulgarisation scientifique. De la même façon que les "*Trimates*" de Louis Leakey et Vanne Morris Goodall (2014), Annie Gauthier-Hion a apporté un élan de jeunesse et de nouveaux sujets de recherche à la discipline. Ses travaux ont apporté un nouveau souffle en primatologie tant du point de vue de la vulgarisation scientifique que des méthodes d'étude du comportement des primates. De plus, en choisissant d'interpréter les sociétés des cercopithèques sous forme de « babouinisation », elle a permis d'élargir la sociologie des primates sur des axes phylogéniques qui étaient auparavant peu privilégiés.

D'autre part, en adoptant une vision similaire à celle de Philippe Descola

(2005), notamment l'opposition entre Nature et Culture, Rey propose une nouvelle perspective de la primatologie postcoloniale. L'auteur démontre l'existence de l'opposition Nature-Culture sur le site Makokou au Gabon, construit par le couple Gauthier-Hion, qui s'amplifie du fait de l'impact du colonialisme. Cette station de primatologie dédiée à la recherche sur plusieurs espèces de cercopithèques et d'autres primates – toutes menacées d'extinction – est une réussite pour le Gabon, car avec l'approbation de la communauté locale, la station est une source importante de revenus pour le village. Néanmoins, la reconnaissance de la contribution scientifique des chercheurs et des employés locaux n'était pas au rendez-vous. Par exemple, dans les travaux des Gauthier-Hion autour de la création de la station africaine, un seul assistant a été cité, et ce, en dernière position dans les publications. De plus, alors que les deux chercheurs français dénonçaient activement le braconnage pratiqué par les populations locales, ils continuaient d'acheter à ces mêmes braconniers et chasseurs le contenu des estomacs des cercopithèques pour analyser leur régime alimentaire. Cet exemple révèle la manière dont le colonialisme tire bénéfice de toutes les dimensions de la situation, même dans le cadre scientifique. Également, la distinction entre Nature et Culture est accentuée par la désignation de la station de Makokou comme « un laboratoire ouvert » par Rey. D'après l'auteur, l'étude comportementale qui se déroule sur les singes profite des sujets de la nature pour accéder à des connaissances et fait ainsi tomber la vivisection récemment critiquée au début des années 1970. Ce terme de « laboratoire ouvert » est effectivement attrayant, mais se révèle donc incorrect, car l'avantage de l'étude comportementale est justement de l'observation pure et non de l'expérimentation. Le travail de terrain ne peut donc pas être comparé à celui d'un laboratoire, mais plus d'un « observatoire ouvert ».

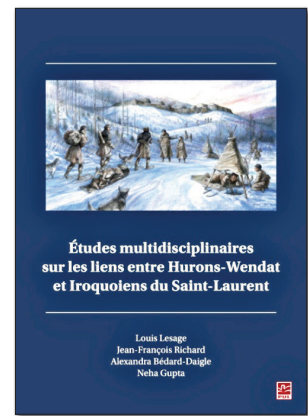
En conclusion, l'historique très détaillé dressé par Rey est réussi. Par ailleurs, l'auteur ouvre au public l'accès aux archives inaccessibles. Néanmoins, la comparaison des deux stations et de

leurs travaux est plutôt superficielle et fournit très peu d'informations du point de vue de la primatologie. Par ailleurs, on note quelques erreurs comme le choix d'employer le terme « primates » plutôt que « singes » quand il s'agit des cercopithèques. L'utilisation du terme singe est plus adéquate notamment quand l'auteur évoque des recherches sur le langage verbal. D'ailleurs, ce dernier est un autre terme inadéquat selon les primatologues, car il souligne l'utilisation du langage à syntaxe complexe dans le langage des primates, ce qui n'est scientifiquement pas encore confirmé (GILLEPSIE *et al.* 2014). Il est plus judicieux de parler de langage articulé. *Les stations en primatologie* s'adresse à un public non initié au monde de la primatologie et constitue un point de départ solide à l'acquisition de connaissances dans cette discipline.

### Ouvrages cités

- DESCOLA, Philippe 2005. *Par-delà nature et culture*. Gallimard, Paris.
- GILLESPIE-LYNCH, K., P. M. GREENFIELD, H. LYN et S. SAVAGE-RUMBAUGH 2014. "Gestural and Symbolic Development Among Apes and Humans: Support for a Multimodal Theory of Language Evolution". *Frontiers in Psychology* 5: 1228.
- HARAWAY, D. J. 2013. *Primate Visions: Gender, Race, and Nature in the World of Modern Science*. Routledge, London.
- LEAKEY, L. S. B. & V. M. GOODALL 2014. *Unveiling Man's Origins: Ten Decades of Thought About Human Evolution*. Routledge, London.
- REY, G. 2013. *Les institutions politiques mossis à l'épreuve de la situation coloniale*. L'Harmattan, Paris.
- 2018. *Afriques anarchistes: introduction à l'histoire des anarchismes africains*. L'Harmattan, Paris.
- TANG-MARTÍNEZ, Z. 2020. "The History and Impact of Women in Animal Behaviour and the ABS: A North American Perspective". *Animal Behaviour* 164: 251-260.

Marine Larrivaz, doctorante en primatologie  
Département d'anthropologie  
Université de Montréal  
marine.larrivaz@umontreal.ca



### ÉTUDES MULTIDISCIPLINAIRES SUR LES LIENS ENTRE HURONS- WENDAT ET IROQUIOIS DU SAINT-LAURENT

Louis Lesage, Jean-François Richard,  
Alexandra Bédard-Daigle  
et Neha Gupta

Presses de l'université Laval, Québec, 2018. 150 p.

Revu par Lucile Bousquié

CET OUVRAGE est issu d'un numéro spécial du journal *Ontario Archaeology*, lui-même fruit des discussions et présentations qui se sont déroulées en 2015 lors d'un symposium organisé conjointement par la Nation huronne-wendat, l'*Ontario Archaeological Association* et la *Eastern States Archaeological Federation*. Pendant une journée complète, les participants ont mis l'accent sur les liens entre Hurons-Wendat et Iroquoiens du Saint-Laurent (ISL). Les différents chapitres de ce recueil résultent de cet échange et de la volonté de vulgariser certains aspects scientifiques.

Le livre est édité par Louis Lesage, docteur en biologie et directeur du bureau du Nionwentsïo dont la mission est de protéger et promouvoir les ressources du territoire de la Nation huronne-wendat, Jean-François Richard, archéologue travaillant pour le bureau du Nionwentsïo, Alexandra Bédard-Daigle, membre de la Nation huronne-wendat et archéologue, ainsi que Neha Gupta, archéologue spécialisée dans l'étude des dynamiques spatiales des autochtones. Les contributeurs des chapitres sont principalement des anthropologues spécialisés dans les études américanistes, parfois aussi membres de la Nation huronne-wendat. L'ensemble des au-

teurs de l'ouvrage s'inscrivent dans une démarche de collaboration étroite avec les nations autochtones, ce qui s'oppose aux pratiques archéologiques « traditionnelles » qui ne placent pas l'interaction avec les populations descendantes locales au centre de la recherche. Cela fait écho aux changements méthodologiques et éthiques de la discipline survenus au cours des dernières années. Il existe donc une volonté de la part des universitaires de créer de nouvelles dynamiques de recherche et de décoloniser les pratiques archéologiques américanistes. Ainsi, les méthodes employées ici viennent de diverses disciplines et comprennent des analyses ethnologiques, linguistiques et archéologiques des populations présentes sur le territoire comprenant les bords du lac Ontario, les rives du Saint-Laurent, ainsi que le nord de l'État de New York.

Avec cet ouvrage, les auteurs veulent démystifier la disparition supposée des ISL durant la période qui a suivi les expéditions de Jacques Cartier et précédé l'arrivée de Samuel de Champlain. La thèse principale soutenue est que les ISL avaient des contacts étroits avec certaines populations voisines huronnes-wendat ancestrales et haudenosaunee. Au cours des 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> siècles, les ISL se seraient simplement déplacés et intégrés à ces populations pour faire face à l'augmentation des conflits sur leur propre territoire. Selon les auteurs, la tradition orale de la Nation huronne-wendat soutient que les ISL sont leurs ancêtres tout comme les Hurons-wendat ancestraux, puisque ces deux populations se sont réunies au 17<sup>e</sup> siècle. Cette affirmation a été longtemps en contradiction avec les conclusions des archéologues, qui décrivaient les ISL comme une population ethnique à part entière et tout simplement disparue.

L'ouvrage s'ouvre sur un rappel des limites de l'archéologie quant à la compréhension de l'affirmation ethnique des peuples. Cette notion est de nouveau abordée à la fin du livre, dans le chapitre 11, écrit par Warrick et Lesage. En effet, le terme d'ISL désigne une culture matérielle distincte, présente à un endroit localisé et qui se différencie, dans le style et les pratiques, des populations contemporaines voisines. Le sentiment

d'appartenance ethnique des populations alors sur place n'est que très difficilement observable au travers des artefacts, car il relève plus du ressenti individuel que de preuves matérielles. Les auteurs rappellent donc bien qu'ils parleront dans ce texte des ISL comme d'une population différente des Hurons-Wendat ancestraux par ses pratiques culturelles et non pas par leur appartenance ethnique.

Au fil des chapitres, plusieurs preuves anthropologiques sont apportées pour appuyer la thèse d'une relation privilégiée entre Hurons-Wendat et ISL. L'accent est principalement mis sur les artefacts archéologiques d'échanges entre les deux populations, notamment la céramique et des perles, ainsi que par l'organisation des villages et des maisons longues au cours des siècles sur les différents sites. Les chapitres de Gates Saint-Pierre (ch. 5), de Dermarkar *et al.* (ch. 8) et de Williamson (ch. 9) sont consacrés aux résultats des analyses des artefacts. Les chapitres de Steckley (ch. 2), de Abel (ch. 6) et de Ramsden (ch. 10) apportent quant à eux des preuves archéologiques et linguistiques d'une présence de plus en plus forte des ISL à partir du 16<sup>e</sup> siècle sur les territoires et dans les villages des Hurons-Wendat ancestraux. Le chapitre 10 en particulier explique en détail ce processus d'intégration et éclaire les différentes coalescences de populations dont ont résulté les quatre nations de la Confédération huronne-wendat. En effet, les archéologues ont constaté que le territoire du lac Balsam a d'abord été habité par des Hurons-Wendat ancestraux et périodiquement par des Algonquins. Une deuxième population de Hurons-Wendat ancestraux se serait installée, suivie de la migration des ISL et de certains Algonquins. Tous ces peuples, coexistant plus ou moins pacifiquement, se seraient alors réunis sous l'appellation unificatrice de Yarëndahrônnon, la Nation du Rocher, une des quatre nations de la Confédération dont descendent les Hurons-Wendat actuels.

Le chapitre de Gaudreau et Lesage (ch. 1) et celui de Richard (ch. 3) viennent appuyer ces interprétations en détaillant et en analysant la tradition orale huronne-wendat et les récits sur

leur ascendance ISL. Enfin, la migration des ISL vers d'autres territoires et donc leur « disparition » des rives du Saint-Laurent après leur rencontre avec Jacques Cartier a souvent été expliquée par une épidémie issue des contacts avec les premiers colons européens et leurs maladies. Sans exclure totalement l'impact que cela a pu avoir, les chapitres de Birch (ch. 4) et de Engelbrecht et Jamieson (ch. 7) apportent une autre explication. Les preuves archéologiques suggèrent que l'augmentation des conflits sur le territoire à cette période a poussé les ISL à se déplacer ailleurs, vers des populations voisines et alliées. Ainsi, toutes les recherches scientifiques, bien que différentes dans leurs approches et les sites qu'elles étudient, se rejoignent et mettent de l'avant l'importance de réétudier les sites, d'analyser à nouveau les anciennes données pour en tirer des conclusions plus justes et surtout de collaborer avec les populations descendantes.

Comme le précisent les auteurs en introduction, Lesage, Gupta et Sioui, cet ouvrage se veut lisible et accessible et s'adresse à un public non initié à l'anthropologie et à l'archéologie en particulier. Ils expliquent que la population pour laquelle il a été créé est avant tout la Nation huronne-wendat, mais aussi toute personne curieuse d'en apprendre plus sur les liens entre les populations autochtones du Nord-Est de l'Amérique. Le pari de vulgarisation est assez réussi puisque tous les articles sont clairs et agrémentés d'une abondante banque d'illustrations. Cependant, comme il s'agit des traductions d'articles anglophones, quelques phrases syntaxiquement bancales ou répétitives et quelques fautes de frappe sont présentes. Tout cela ne freine cependant en rien la compréhension des textes par un public francophone.

De plus, les écrits sont organisés dans un ordre assez logique pour que la complexité des analyses et des méthodologies augmente au fur et à mesure que le lecteur acquiert des connaissances et une opinion sur les liens entre les populations. Le seul bémol serait le manque de clarté de certaines cartes pour situer les territoires ou les sites évoqués. En effet, elles sont assez complexes pour les

personnes ne venant pas de ces régions et ne connaissant donc pas très bien la géographie locale, et il aurait été préférable que les auteurs ajoutent certaines indications supplémentaires.

La balance entre les différentes disciplines de ce recueil multidisciplinaire peut aussi être questionnée. En effet, sur les dix chapitres présentant des recherches scientifiques, sept sont des études archéologiques, deux présentent des études ethnologiques des traditions orales huronnes-wendat et un seul traite de linguistique. Bien que cela puisse se comprendre puisque le recueil a d'abord été un numéro spécial d'un journal scientifique archéologique, le lecteur peut s'attendre à plus de diversité dans les domaines d'étude compte tenu de l'appellation « multidisciplinaire » présente dans le titre. Il n'est par exemple jamais fait mention d'études funéraires ou bioanthropologiques et nous ne savons pas si cette absence est due au choix des populations autochtones descendantes lors des fouilles et analyses, au manque de matériel bioarchéologique ou tout simplement à un choix éditorial. L'archéologie est donc mise au premier plan, mais il est important de souligner le rappel qui est fait à la fin du livre sur les limites de telles recherches. Les auteurs nuancent à nouveau le lien qui peut être fait entre la culture matérielle et l'ethnicité, et rappellent que l'utilisation de l'archéologie et des artefacts comme preuves « juridiques » lors des conflits entre le gouvernement et les populations autochtones doit toujours être remise en perspective et ne pas suppléer à la mémoire et à la tradition orale des peuples. Cela permet, à la fin de la lecture, de se faire une opinion plus avisée et critique face à ce qui nous a été exposé et d'encore mieux apprécier l'ouvrage.

Lucile Bousquié, doctorante en anthropologie, Université de Montréal  
lucile.bousquie@umontreal.ca



## **HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE INUITE DU NUNAVIK**

Nelly Duvicq

Collection Droit au Pôle, Presses de l'Université  
du Québec, Québec, 2019. 248 p.

Revu par Laura Maria Lopera Realpé

*HISTOIRE de la littérature inuite du Nunavik* est le fruit des recherches doctorales de Nelly Duvicq menées à l'Université du Québec à Montréal. Aujourd'hui, l'autrice est enseignante de français à l'école Nuvviti à Ivujivik, au Nunavik.

Dans son ouvrage, Duvicq examine le parcours des habitants du Nunavik dont les écrits et les récits sont publiés en inuktitut, anglais et français, une caractéristique singulière. L'ouvrage, qui contient des réflexions et des données sociologiques, géographiques et historiques spécifiques au Nunavik, est accessible à tout public. Elle analyse des textes écrits en inuktitut par des auteurs inuits. Chaque événement historique fondamental pour le développement de la littérature inuite au Nunavik – à l'intérieur des 60 années d'histoire – est couvert en cinq chapitres. D'ailleurs, le livre se démarque par l'absence de sections expressément dédiées aux cadres théorique et méthodologique, qui sont plutôt disséminés au fil de l'œuvre. En analysant les conditions de production des poèmes, des chansons, des histoires, des mythes et des légendes inuit, Duvicq s'attelle à mettre de l'avant les processus qui ont mené à l'émergence de la littérature inuite du Nunavik, de 1959 jusqu'à aujourd'hui. L'autrice révèle comment les Inuit, ayant vécu dans des contextes historiques et sociaux diffé-

rents au Canada, tentent de trouver une langue et une culture commune à travers la littérature.

Tout d'abord, l'autrice analyse diverses œuvres littéraires (romans, autobiographies), des extraits de périodiques et de journaux, tous écrits en inuktitut. Elle examine ensuite d'autres types de textes qui servent de supports numériques à la tradition orale de la communauté. Ceux-ci incluent des contes traditionnels, chansons, pièces de théâtre, émissions radio ainsi que d'autres productions audiovisuelles telles que des vidéos YouTube, films, documentaires.

Au fil des chapitres, Duvicq retrace brièvement l'histoire des Inuit et leur rapport à la production écrite. L'autrice remonte à la période coloniale, pendant laquelle l'éducation religieuse était obligatoire, et met l'accent sur l'introduction de l'écriture syllabique comme représentation de la langue parlée pendant la seconde moitié du 20<sup>e</sup> siècle. Duvicq inclut dans son analyse les différentes conséquences des politiques fédérales et provinciales sur les populations inuites, particulièrement la sédentarisation forcée, l'application de l'économie capitaliste et la scolarisation obligatoire en langues anglaise et française.

L'autrice aborde également les initiatives de la population locale inuite du Nunavik pour mettre sur pied des institutions sociales, politiques et littéraires, dont la création de partis politiques inuits, radios locales, sites web, etc. Ces initiatives ont notamment participé au développement de la conscience culturelle, historique et politique inuites. De plus, l'autrice recense plusieurs textes inuits qui relatent les effets de ces événements historiques, jetant ainsi la lumière sur les expériences personnelles, la vie quotidienne, la résistance, la résilience, l'autodétermination, l'anticolonialisme et l'autonomie politique et culturelle des populations inuites.

Avec cet ouvrage, Duvicq souligne l'importance des auteurs inuits, porteurs des réalités du monde arctique, généralement inconnues des populations non inuites. Cette expression écrite illustre leur conception de la vie et de la société, ainsi que des impacts des facteurs extérieurs (imposés ou non) à leur

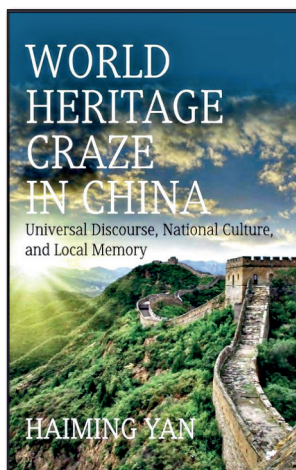
communauté. Donc, Duvicq offre non seulement un aperçu de l'écriture inuite et de son développement, mais aussi de ce que signifie «être Inuit». Selon l'auteur, l'écriture, la sculpture, la musique, la peinture, etc., sont d'une importance capitale pour les Inuit, car elles deviennent un devoir de mémoire. En effet, ces manifestations artistiques leur permettent notamment de conserver et de transmettre aux membres de leur communauté et aux autres, le point de vue de leur propre société et de leur altérité.

Duvicq met aussi l'accent sur la relation entre la tradition orale inuite et sa transcription qui est le point de départ de la production littéraire inuite et une de leurs sources principales de récits. L'auteur insiste également sur la relation entre la langue d'écriture (l'inuktitut) et les langues de traduction (le français et l'anglais) et des enjeux qui en découlent. Elle soulève notamment certaines préoccupations concernant la diffusion de cette littérature à un public non inuit et la protection des langues inuites.

En incluant témoignages, tradition orale, études ethnographiques, films, et musique dans ses analyses, Duvicq propose un regard nouveau sur l'étude de l'histoire littéraire. Elle remet non seulement en question l'appareil critique utilisé pour étudier la littérature inuite, mais aussi notre conception générale de la littérature. Duvicq va au-delà d'une simple analyse littéraire en la combinant avec une analyse anthropologique. L'auteur considère que son travail doit servir d'outil de conservation des histoires traditionnelles, et ce, dans le domaine de la recherche sur le Nord canadien et de la création littéraire. Pour Duvicq, étant un lieu de création, de rencontres et d'échanges, la littérature inuite contribue à l'enrichissement de la culture inuite, mais aussi plus largement à la construction et à la consolidation de l'identité inuite. Bien que l'institution littéraire soit encore en construction et que les structures de sa promotion et sa diffusion ne sont pas complètement opérationnelles, elle affirme qu'il existe déjà un bon nombre de textes qui permettent de parler d'un champ littéraire autonome inuit avec plus de 60 années d'écriture.

La démarche réflexive que l'auteur entreprend avec *Histoire de la littérature inuite du Nunavik* ouvre une nouvelle fenêtre sur l'ensemble de la littérature du Nunavik. L'ouvrage soulève des questions sur l'avenir de la littérature inuite, de sa production et de sa diffusion, mais également sur la recherche académique qui lui est consacrée. Le matériel que l'auteur examine est étoffé et diversifié. En plus de nous offrir des outils de réflexion stimulants, Duvicq nous fait découvrir, par la même occasion, un corpus littéraire autochtone riche qui mérite grandement d'être exploré et qui saura certainement plaire tant aux lecteurs non-initiés qu'aux chercheurs spécialisés.

Laura Maria Lopera Realpé, doctorante en anthropologie, Université de Montréal  
laura.maria.lopera.realpe@umontreal.ca



**WORLD HERITAGE CRAZE IN CHINA: UNIVERSAL DISCOURSE, NATIONAL CULTURE, AND LOCAL MEMORY**

Haiming Yan  
Berghahn Books, New York, 2018. 242 p.

Revu par Anne-Julie Robitaille

DEPUIS quelques décennies, la Chine s'est lancée dans une véritable course effrénée pour devenir l'État-nation détenant le plus grand nombre de sites reconnus comme patrimoine mondial par l'UNESCO afin d'assurer son rôle comme joueur important sur la scène internationale. C'est la thèse que défend Haiming Yan dans son ouvrage *World Heritage Craze in China: Universal Dis-*

*course, National Culture, and Local Memory* publié en 2018. À travers cinq chapitres, l'auteur met en lumière les rouages sociaux, culturels, et politiques de cette compétition à laquelle la Chine non seulement participe activement, mais dont elle compte bien sortir victorieuse.

Sociologue de formation, Yan œuvre en tant que directeur du secrétariat au sein de la branche chinoise de l'*International Council on Monuments and Sites* (ICOMOS). Anciennement chercheur à la *Chinese Academy of Cultural Heritage*, il s'intéresse aujourd'hui aux enjeux sociopolitiques de la conservation du patrimoine culturel en Chine, à l'interprétation et à la gestion du patrimoine mondial ainsi qu'au tourisme culturel.

Le premier chapitre sert principalement de mise en contexte. Remontant de l'époque pré-Mao jusqu'à aujourd'hui, Yan y brosse le portrait des transformations idéologiques, politiques et institutionnelles qui ont façonné la conservation du patrimoine culturel en Chine. D'après l'auteur, bien que les normes définies par l'UNESCO résultent de conceptions occidentales, celles-ci ne représentent pas une imposition stricte ou coercitive de l'Occident sur la Chine, mais constituent plutôt un processus dynamique en constante négociation. Loin d'être passive, pour Yan, la Chine résiste au système hégémonique occidental et participe à l'institutionnalisation du patrimoine mondial en empruntant, redéfinissant, et adaptant les standards et pratiques en fonction de ses propres besoins, objectifs et réalités locales.

Dans le deuxième chapitre, Yan explore la manière dont le patrimoine culturel et le système de reconnaissance de l'UNESCO sont instrumentalisés par la Chine pour promouvoir, d'une part, un patriotisme national et, d'autre part, l'unification des différentes communautés ethniques sous la seule et unique bannière de «nation chinoise». Selon Yan, aux yeux de l'État chinois, ces minorités ethniques et leur culture ne sont pas vues comme des entités à part entière, mais comme des parties intégrantes de la nation chinoise, contribuant à son développement et à son succès. L'auteur suggère qu'à l'inverse de

l'UNESCO, qui entrevoit le patrimoine culturel comme artéfact universel transcendant toutes les frontières et appartenant à une humanité commune, la Chine utilise son patrimoine comme instrument politique de contrôle et d'assimilation des minorités ethniques à la culture dominante Han.

Présentant chacun une étude de cas, les trois chapitres suivants constituent le cœur de cet ouvrage. Le troisième chapitre se concentre sur les habitations circulaires Hakka (*tulou*) dans la province du Fujian, et plus précisément sur le discours d'harmonie mis en place par les autorités locales et imposé aux communautés qui y résident. Afin de préserver les bâtiments et de maintenir le narratif d'harmonie, les habitants se voient imposer une série de réglementations, restrictions et obligations. De ce fait, l'État chinois détient le pouvoir de définir et dicter « la bonne façon de vivre » à la population locale, qui se retrouve alors peu impliquée et encore moins consultée dans la construction du narratif et la protection de son propre patrimoine. Renchérissant sur sa thèse principale, Yan défend que cette inégalité hégémonique ne résulte pas d'une pression externe (lire « occidentale ») puisque ce sont non pas les autres États-nations, mais bien les experts chinois et les autorités locales qui ont imposé ce narratif et ces normes de conduite aux habitants des *tulou*.

L'auteur se penche ensuite sur le processus de sélection houleux du mont Songshan au patrimoine mondial de l'UNESCO. Perçu à l'époque comme un échec humiliant, il s'agit du premier site culturel chinois à s'être vu refuser l'inscription à la Liste du patrimoine mondial. En effet, ce n'est qu'à sa seconde tentative en 2010, soit un an plus tard, que le site a été finalement retenu. Dans le quatrième chapitre, Yan examine le contexte entourant ces deux candidatures et accorde une attention particulière aux changements radicaux qu'a subis le narratif entre les deux propositions. D'abord axé sur le caractère sacré du mont Songshan et de l'importance du culte de la montagne, le narratif original a entièrement été remplacé par un discours centré sur la cosmologie chinoise. Le mont n'était plus représenté comme

un lieu sacré, mais incarnait dorénavant le « Centre du ciel et de la terre », berceau de la civilisation chinoise. Utilisant les concepts de canonisation et d'archive d'Assmann, Yan démontre la malléabilité de l'interprétation du passé où certains éléments de la mémoire collective peuvent être négligés ou (re)valorisés à travers le temps afin que cette interprétation corresponde aux normes et critères institutionnalisés.

Le cinquième et dernier chapitre dissèque les nombreuses transformations qu'a subies la Grande Muraille de Chine dans l'imaginaire collectif chinois. Passant de barrière géographique et ethnique entre une Chine Han et les nomades des steppes à un symbole de despotisme politique puis à une fierté nationale, la Grande Muraille représente aujourd'hui un message d'harmonie, de paix mondiale et de solidarité internationale. Yan remarque que, bien qu'elle soit considérée par l'UNESCO comme patrimoine universel appartenant à l'humanité entière, la Grande Muraille demeure indéniablement un puissant symbole rattaché à la Chine. Pour les Chinois, il est particulièrement difficile de concevoir que la Grande Muraille, mais aussi leur patrimoine au sens large, puisse appartenir aux autres. Ce que l'auteur observe à travers cette étude de cas, c'est que les idéaux d'universalité, d'humanité commune et d'inclusion véhiculés par l'UNESCO exacerbent paradoxalement le désir des États-nations de marquer et de promouvoir leur singularité. Plutôt que de transcender les frontières géographiques, sociales et culturelles, le patrimoine mondial vient au contraire les renforcer et alimente par le fait même des sentiments de fierté patriotique.

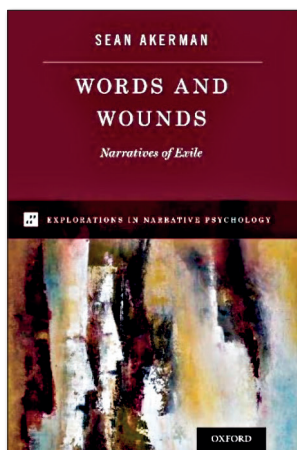
Combinant méthodologie et littérature issues à la fois de l'anthropologie socioculturelle, de l'histoire, de la muséologie et de l'archéologie, Yan ratisse large et offre une étude exhaustive et rigoureuse qui vient combler un manque criant dans la littérature des études patrimoniales. Les trois études de cas – le discours d'harmonie des *tulou*, la sélection du mont Songshan et le symbolisme de la Grande Muraille de Chine – appuient de manière claire et convaincante l'analyse théorique de l'au-

teur et constituent la véritable force de cet ouvrage. Soulignons également la place qu'accorde l'auteur aux perspectives émiques dans ses réflexions. En multipliant les points de vue et en incluant les discours tant des communautés locales que des touristes chinois et internationaux, Yan parvient à faire entrer en dialogue différents acteurs et à confronter diverses réalités afin d'illustrer, de la manière la plus juste possible, toute la complexité des enjeux sociopolitiques qui entourent le patrimoine culturel.

S'il réussit à éviter adroitement une description monolithique des politiques chinoises, l'auteur tombe cependant dans le piège de la généralisation lorsqu'il aborde l'Occident. Alors que la pluralité et la diversité intra-Occident ne sont plus matière à débat, Yan fait pourtant souvent référence à l'Occident et aux idées occidentales sans y faire de distinctions entre les différentes nations, cultures ou perspectives. Bien que le but soit de mettre en évidence la manière dont la Chine adapte les concepts et pratiques qui proviennent de l'externe, il aurait été pertinent d'aller au-delà de cette division simpliste entre Orient et Occident.

En somme, *World Heritage Craze in China* apporte une contribution importante et plus que pertinente à la littérature existante. Nul besoin d'être sinologue pour apprécier cet ouvrage. La plume habile de l'auteur rend d'ailleurs la lecture digestible et le contenu accessible. Publié en anglais aux éditions Berghahn Books, *World Heritage Craze in China* ne comporte presque aucune fausse note et deviendra fort probablement un incontournable dans la bibliothèque de toute personne intéressée par les enjeux de gestion et de conservation du patrimoine culturel, par les mécanismes politiques de ceux-ci et par la Chine.

Anne-Julie Robitaille, maîtrise en anthropologie, Université de Toronto  
annejulie.robitaille@mail.utoronto.ca



## WORDS AND WOUNDS: NARRATIVES OF EXILE

Sean Akerman

Oxford University Press, New York, 2019. 182 p.

Revu par Anastasiia Mykolenko

**W**ORDS AND WOUNDS est une réflexion méthodologique approfondie sur le travail de terrain de Sean Akerman auprès de Tibétains exilés à New York. Spécialiste en traumatismes, Akerman est présentement chercheur et psychologue clinicien. Il a également enseigné la psychologie narrative dans plusieurs universités aux États-Unis. En plus de sa recherche et sa pratique, le chercheur écrit également de la fiction et de la poésie. Bien que dans son travail il ait été principalement guidé par les cadres théoriques de la psychologie, ce livre explore l'application des aspects et méthodes particuliers de la recherche qualitative aux études multidisciplinaires en sciences sociales.

Cet ouvrage offre une vision nuancée de l'utilisation de l'approche narrative dans la recherche de la « vie en exil ». En analysant de manière critique ses rencontres avec quatre Tibétains, l'auteur incorpore l'approche narrative dans les cadres théoriques des sciences sociales et des études sur les réfugiés tout en adoptant une perspective réflexive en tant que chercheur et *outsider* à la communauté étudiée.

Le livre regroupe six chapitres et analyse sous différents angles le texte narratif en tant que méthode d'exploration scientifique : sa complexité et son histoire, sa relation avec la construction

de l'identité et la voix politique, sa rhétorique et son éthique ainsi que les délibérations personnelles sur la narrativité. Tout au long de l'ouvrage, Akerman combine les différentes sources d'information : ses échanges avec les informateurs, les recherches dans les archives et une analyse théorique et méthodologique du déplacement forcé. L'auteur adopte l'approche narrative comme outil méthodologique pour comprendre l'exil et le rôle de l'histoire individuelle dans la formation de discours politiques et culturels plus larges. *Words and Wounds* fournit trois arguments sur les avantages d'utiliser la narrativité en sciences sociales :

1. Les narrations fournissent des bases théoriques pour mieux comprendre l'exil ;
2. Elles peuvent être utilisées comme une méthode de collecte et d'analyse des données pour « rendre justice » à l'expérience racontée de l'exil ; et
3. Les narrations, sous la forme de rhétorique en sciences sociales, reflètent une image plus empathique du processus de recherche lui-même (p. 3-5).

Dans ce livre, Akerman renonce aux outils de recherche qualitative traditionnels et propose plutôt de recueillir les histoires de vie des Tibétains exilés par le biais d'un dialogue informel « en mouvement ». Les entretiens avec les informateurs se sont déroulés lors de promenades dans les parcs de New York, faisant ainsi contraste avec les entretiens biographiques ou semi-structurés classiques. Ainsi, il « négocie un espace partagé » et leur donne plus de liberté pour se livrer (p. 15). Pour Akerman, les narrations ne consistent pas seulement à écouter les souvenirs et les expériences racontés par des informateurs, mais aussi à les décrire à sa manière à travers l'optique de l'anthropologie et de la psychologie à la fois. Ainsi, *Words and Wounds* traite autant des perturbations de la vie en exil que de la réflexivité du chercheur sur l'interprétation subjective des histoires entendues.

L'ouvrage se termine par des chapitres consacrés aux aspects émotionnels du travail de terrain avec les participants

vulnérables et avec une réflexion sur le rôle du chercheur. Akerman ne se contente pas de rendre compte de l'éthique de son travail, il expose son engagement émotionnel profond avec son sujet. En tant que psychologue et anthropologue, il prête attention aux détails des histoires racontées et, en particulier, aux indices non verbaux ainsi qu'à l'état mental et une manière spécifique dont les informateurs s'engagent avec lui. Au cours de ses conversations avec les interlocuteurs, l'auteur a souligné l'émergence du « *interlocutory slippage* » (p. 67) : une situation où l'informateur imagine qu'il raconte son histoire à un proche ou à un ami à la place du chercheur. Durant ces situations, le chercheur se perçoit comme un « *proxy* » et relate le moment où l'un de ses interlocuteurs, en se sentant incapable de raconter à son fils certains faits personnels, s'adresse à Akerman en imaginant qu'il parle à son fils (p. 68). Un autre informateur a trouvé dans la figure du chercheur le remplaçant d'un ami anglophone autrefois proche (p. 69). Bien qu'il ne soit pas habituel pour une recherche anthropologique d'appliquer une analyse émotionnelle et psychologique de la rencontre entre chercheurs et informateurs, l'auteur démontre de manière convaincante sa pertinence et son utilité.

En plus de rendre compte de l'intériorisation de l'expérience des chercheurs, *Words and Wounds* propose une réflexion sur l'exil en tant que sujet d'étude, son historisation, sa politisation et sa subjectivité à travers la narration. Le livre suggère que la « narration de l'histoire » incarne les complexités historiques et crée un espace entre les histoires publiques et personnelles (p. 30). Le rôle de l'informateur ou du narrateur est chargé d'une responsabilité politique, car l'histoire de l'exil tibétain continue de s'écrire encore. Akerman attire l'attention des chercheurs en sciences sociales sur les narrations des traumatismes et des persécutions politiques qui entourent les grands événements historiques, à l'instar de l'Holocauste ou des horreurs de la Seconde Guerre mondiale, ou encore de la guerre sino-tibétaine, tous « liées à la question de l'effet » (p. 89), c'est-à-dire l'influence potentielle des témoignages recueillis sur les

opinions publiques. Pour susciter chez le lecteur une réflexion, Akerman s'interroge : « Si je raconte cette histoire, et alors ? Que se passe-t-il ? » (p. 89). En effet, même si les témoignages demeurent anonymes, les récits personnels de ces événements historiques offrent un nouvel angle aux discours publics établis (*master narratives*) sur des Tibétains comme victimes de l'invasion chinoise. Si les narrations personnelles sont cruciales pour « rendre justice » aux expériences de l'exil, elles ont également le potentiel de remettre en question les processus plus larges, notamment les discours publics, ajoutant ainsi un niveau de complexité supplémentaire aux considérations éthiques qui entourent l'étude des migrations forcées.

Alors que *Words and Wounds* fournit une analyse captivante de l'approche narrative en psychologie, il est important de noter qu'à travers le spectre des sciences sociales, c'est surtout la recherche anthropologique qui étudie les récits en tant que tels. Cette forme de recherche est généralement présentée sous la forme d'une description écrite d'expériences humaines (RECK 1983). Pour les anthropologues, la narrativité est un outil qui permet de saisir l'expérience vécue afin de fournir un aperçu des sens et des significations culturelles incarnées, tandis qu'en psychologie expérimentale, les histoires personnelles aident davantage à comprendre les sentiments subjectifs (BEATTY 2013).

Dans son ouvrage, Akerman a recours aux cadres anthropologiques de la phénoménologie, en se concentrant sur l'expérience immédiate de « l'être dans le monde », plutôt que sur une recherche purement psychologique de la subjectivité, ce qui place son travail dans une perspective interdisciplinaire. Pour le psychologue, l'exil est une « expérience narrative » et par conséquent, la narrativité est le moyen le plus approprié pour la saisir dans la diachronie temporelle (p. 101). L'approche narrative, plus proche de l'art et de la fiction que de la science, est en effet un instrument efficace pour rendre compte de ce que les anthropologues appellent la « *thick description* » (GEERTZ 1973), qui permet de comprendre le phénomène culturel dans sa profondeur. En anthropologie, la nar-

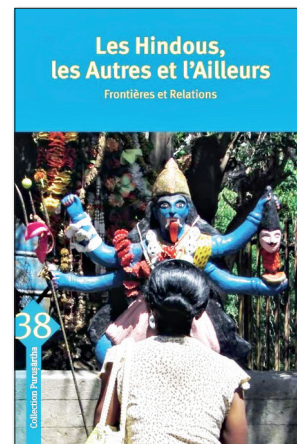
rativité est surtout utilisée pour analyser les expériences les plus intimes et les plus sensibles. Étant donné que le déplacement forcé est peut être l'une des expériences les plus déterminantes et les plus intenses de la vie d'un individu, l'approche narrative se présente alors comme l'outil le mieux adapté pour la révéler et la présenter de manière enrichissante. Donc, il serait bénéfique pour les anthropologues d'explorer davantage les mécanismes et l'éthique de son applicabilité à l'étude de différentes expériences vécues. Finalement, ce que l'auteur nous fait comprendre, c'est que nous percevons notre monde et transmettons nos connaissances à travers des histoires, et que ces histoires – écrites ou orales – perdureront à travers le temps bien au-delà de notre propre existence.

L'engagement émotionnel profond et le style d'écriture contemplatif font de *Words and Wounds* un ouvrage adapté à un lectorat plus niché et déjà familier avec ce champ d'expertise.

### Ouvrages cités

- BEATTY, Andrew 2013. "Current Emotion Research in Anthropology: Reporting the Field." *Emotion Review* 5(4): 414-422.  
<<https://doi.org/10.1177/1754073913490045>>.
- GEERTZ, Clifford 1973. *The Interpretation of Cultures: Selected Essays*. Basic Books, New York.
- RECK, Gregory 1983. "Narrative Anthropology." *Anthropology and Humanism Quarterly* 8(1): 8-12.  
<<https://doi.org/10.1525/ahu.1983.8.1.8>>.

Anastasiia Mykolenko, doctorante en anthropologie, Université de Montréal  
[anastasiia.mykolenko@umontreal.ca](mailto:anastasiia.mykolenko@umontreal.ca)



### LES HINDOUS, LES AUTRES ET L'AILLEURS. FRONTIÈRES ET RELATIONS

Mathieu Claveyrolas  
et Pierre-Yves Trouillet (dir.)

Collection Purushartha n° 38, Éditions de l'EHESS, 2021. 367 p.

Revu par Otávio Amaral Da Silva Corrêa

L'HINDOUISME est une religion fréquemment attachée au seul territoire du sous-continent indien. Réfutant cette conception fallacieuse, cet ouvrage collectif édité par l'ethnologue Mathieu Claveyrolas et le géographe Pierre-Yves Trouillet, chercheurs au Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS) en France, présente l'hindouisme comme une religion en mouvement, une structure de valeurs dont la circulation est présente dans d'autres régions, notamment en Amérique du Nord et aux îles Maurice et Fiji. À cet effet, les auteurs de l'ouvrage essaient d'identifier les dynamismes et les mises en pratique de ces différentes identités hindoues. Le livre se donne ainsi comme objectif de décrire la relation et les méandres d'un hindouisme hors de l'Inde tout en soulignant l'altérité comme base de toute relation humaine.

Dans l'introduction, Trouillet et Claveyrolas décrivent l'hindouisme comme un phénomène religieux basé sur quatre aspects : 1) la pluralité ; 2) la contenance ; 3) l'hybridité ; et 4) la malléabilité. Pour justifier leur choix, les chercheurs mettent en relief le binôme identité *versus* altérité en empruntant celui-ci à Michel Agier (2013), selon lequel l'identité est construite autour de et dans la frontière avec l'Autre. Dans le



cas des Hindous, leur identité est construite à partir du contact avec les non-hindous.

La première partie consacre quatre articles à une réflexion à l'Autre hindou. L'ethnologue Zoe Headley (CNRS), cherche à interpréter la grammaire de la langue tamoule comme un moyen communicatif d'intériorisation d'une identité partagée entre trois champs fondamentaux : la lignée, la parenté et la sous-caste. Pour Headley, la caste n'est qu'un seul prisme à travers lequel l'individu peut être placé dans la société indienne. Dans le cas de son terrain, l'État du Tamil Nadu, auprès des Prammalai Kallar – auparavant étudiés par Louis Dumont (1957) –, la morphosociologie de l'appartenance de caste s'effectue à travers le discours, et l'emploi des pronoms (*nama* et *nanka*). Les données recueillies sur plus de deux décennies auprès de cette sous-caste mènent Headley à une conclusion : l'appartenance à la caste est façonnée par de multiples circonstances telles que le dialecte, la mémoire collective, la culture populaire, les valeurs traditionnelles, l'affiliation politique et la représentation territoriale, entre autres.

L'article de Raphaël Voix, ethnologue (CNRS), nous renvoie à une discussion sur l'usage des images comme un moyen heuristique de développement d'une appartenance religieuse sectaire. À partir d'une analyse forgée dans ladite « biographie sociale des choses » – approche inaugurée par Appadurai (1986) –, d'après laquelle un objet est doté d'agentivité tout en parcourant différents contextes et structures de valeurs, les images en question illustrent, selon l'auteur, un rassemblement de plusieurs gurus et guides spirituels célèbres en Inde. En effet, Voix définit le pluralisme hindou présent dans les tableaux comme une image de la diversification religieuse en Inde au sein de laquelle la spiritualité peut être vécue dans l'absence d'autorité.

Le genre, notamment les *hijras* (« transgenres féminines ») du Maharashtra, est analysé par Mathieu Boisvert, professeur au département de sciences des religions de l'Université du Québec à Montréal (UQAM). Son texte se focalise sur l'étude des rituels permettant la

construction d'une structure symbolique de parenté dans la communauté de *hijras* auprès de laquelle il travaille depuis quelques années. Cet article qui complète l'étude menée dans son ouvrage *Les hijras : un portrait socioreligieux d'une communauté transgenre sud-asiatique* (BOISVERT 2018), soutient l'idée que la condition de marginalisation de ces individus engendre une construction symbolique des rapports familiaux tout en édifiant un réseau de pouvoir au sein de la propre communauté. Les frontières, notamment de la différence de genres, sont ainsi dépassées par ces individus au moment où s'accomplit la reproduction des normes structurelles de la société indienne, en d'autres termes au moment où les principes de base aménageant la société locale sont reproduits par la communauté à leur gré.

La folie et le stigmate sont deux aspects abordés par Florence Halder, anthropologue et psychologue clinicienne, chercheuse postdoctorale à l'Université Paris-Cité. Menant un terrain à Nijampur, un petit village de l'État de Jharkhand au nord de l'Inde, l'anthropologue décrit les conflits traversés par les *bhaktains* (ceux qui ont la capacité de se faire posséder par un esprit divin pour guérir les maladies) dans un système psychiatrique où la guérison est strictement liée au champ médical. Halder explore ici le rapport entre le milieu médical, spirituel et la connaissance brahmanique. Les médecins nient la capacité des *bhaktains* d'agir sur le malheur de l'autre et utilisent un discours brahmanique dont le but est de rejeter toute la capacité de guérison de ceux-là.

La deuxième partie du livre regroupe des analyses sur l'altérité religieuse en Inde. L'article de l'anthropologue Aminah Mohammad-Arif (CNRS) dirige son regard vers la puissance discursive de Zahir Naik, un prédicateur indien de tendance salafiste. À partir de l'écoute et de l'analyse du discours de Naik, Mohammad-Arif constate une fluidité entre les frontières de l'hindouisme et de l'islam. Dans son discours, le prédicateur mobilise une logique de la mémoire de l'islam comme une religion originelle tout en inversant le stigmate et

le sentiment de fierté musulman. Afin de légitimer son discours, il incite son audience à aller chercher une justification dans les textes sacrés.

Par la suite, l'étude rédigée par Cécile Guillaume-Pey anthropologue (CNRS), nous invite à connaître les pratiques des Sora, une tribu austro-asiatique de l'État d'Odisha, à l'est de l'Inde, souvent qualifiés d'*adivadasi*. Suivant l'idée de Dumont et Pocock (1959) pour lesquels les Sora ne pourraient pas être considérés comme hindous en raison de leur résistance à expérimenter l'opposition pure *versus* impure<sup>1</sup>, l'auteure explore le rôle de l'écriture dans la croyance Sora. La création d'un alphabet propre par le mouvement de Matharvanam (Odisha et Andhra Pradesh) peut être vue comme une réappropriation d'une divinité médiévale, le dieu Jagannath. Il s'agit, en l'occurrence, d'une réinvention des traditions populaires de la période coloniale. Au demeurant, Guillaume-Pey affirme que l'expérience religieuse des Sora se manifeste dans le cadre d'une « nouvelle » religion tribale entretenant des rapports entre l'hindouisme et le christianisme.

La troisième partie s'écarte du territoire indien et nous mène vers d'autres espaces et systèmes culturels. Ainsi, le texte de l'anthropologue Christian Ghasarian, professeur à l'Université de Neuchâtel, aborde la relation entre la colonisation et l'hindouisme à La Réunion. D'après Ghasarian, la société réunionnaise est formée à partir d'un « bricolage identitaire », c'est-à-dire un processus dialogique de modèles culturels opposés qui créent une polyphonie culturelle. Par conséquent, une pression acculturatrice est imposée depuis la période coloniale. Ces multiples interactions interindividuelles construisent le Soi réunionnais, dont la base est un rapport de force colonisateur.

L'article suivant nous emmène à l'île Maurice. Claveyrolas, envisage ici de présenter la vie religieuse dans un village hindou mauricien. En développant sa thèse, déjà décrite dans son ouvrage *Quand l'hindouisme est créole. Plantation et indianité à l'île Maurice* (2017) – selon laquelle l'hindouisme mauricien est une « religion de la plantation » –, Claveyrolas déclare que le rap-

port au territoire et à la temporalité de la plantation est vécu à travers la croyance hindoue mauricienne. Il témoigne que le sentiment d'altérité est, dans ce cas, forgé dans la pratique de l'engagisme<sup>2</sup>. Le rapport entre altérité et identité est ici construit au fur et à mesure que les dynamiques relationnelles entre la terre d'accueil et leur histoire sont vécues par ces Indiens.

La contribution de Rajeskhar Basu, professeur au département d'histoire de l'Université de Calcutta, apporte à son tour un regard critique et postcolonial sur l'hindouisme aux îles Fidji. Selon Basu, l'hindouisme fidjien fut énormément influencé par les mouvements religieux ayant lieu dans le sous-continent indien au milieu du 20<sup>e</sup> siècle. Les vagues de mouvements nationalistes, les politiques communales imposées à la suite de la partition en 1947, et à l'indépendance du Bangladesh en 1971, de même que la résistance au christianisme, ont résonné dans la construction d'une identité hindoue marquée par le façonnement d'une altérité raciale et patriarcale. Le système de plantation donne lieu dès lors à une modération démocratique, en soulignant une identité hindoue propre forgée dans l'appartenance idéologique à différentes interprétations de la littérature hindoue orthodoxe.

Enfin, la dernière partie est dédiée à une vision transnationale de l'hindouisme contemporain. Pour entreprendre son analyse, Anouck Carsignol-Singh, chercheuse associée au Centre d'études et de recherches sur l'Inde, l'Asie du Sud et sa diaspora de l'UQAM, suit les pas de George Marcus (1998) et son apport méthodologique d'une ethnographie multisituée afin d'appréhender la manière dont l'hindouisme et le sikhisme sont pratiqués au Canada et aux États-Unis par des immigrants sud-asiatiques. L'auteure soutient que la mobilité ne change pas le degré de religiosité. Cependant, les rites sont pratiqués, en l'occurrence, à la maison, dans la sphère privée établissant une interlocution directe et intime avec le religieux.

L'ouvrage finit avec l'article de Pierre-Yves Trouillet sur la normativité de la *kalapani* (interdiction de voyager afin de ne pas établir un contact avec des

« barbares » non-hindous) dans le cas des prêtres brahmanes. Trouillet analyse dans son article la manière dont cette interdiction est négligée par quelques prêtres tamouls installés en Amérique du Nord. Dans leur cas, ce déplacement vers d'autres territoires est vu comme une amélioration de leur capital social et symbolique. Cette circulation provoque donc un effacement des limites du territoire hindou, en en faisant un enjeu moral et éthique personnel.

En conclusion, ce numéro de la collection *Purusartha* apporte une richesse théorique extrêmement pertinente à l'anthropologie contemporaine, en prenant les frontières et les rapports d'altérité comme le centre d'une discipline selon laquelle le rapport à l'Autre est son pilier. Par ailleurs, la richesse de données décrites par les auteurs nous fournit des études ethnographiques de réalités sud-asiatiques complexes placées dans plusieurs territoires. L'hindouisme survient ici, en effet, comme un moyen d'analyser une expérience contemporaine et complexe : celle concernant le mouvement et la construction morale de l'identité.

## Notes

1. Il est important de préciser que la dogmatique de la religion hindoue, soit-elle orthodoxe ou populaire, se forge dans une idéologie binaire opposant pureté *versus* impureté. Ceux qui se placent en haut de l'échelle des castes, les brahmanes, vivent un quotidien de quête de pureté ; tandis que ceux se trouvant plus en bas de l'ordre hiérarchique, autrefois appelés les intouchables, représentent l'impureté religieuse en soi. Ce rapport hiérarchique est néanmoins interdépendant en ce qui touche l'organisation du travail en Inde (voir DUMONT 1966).

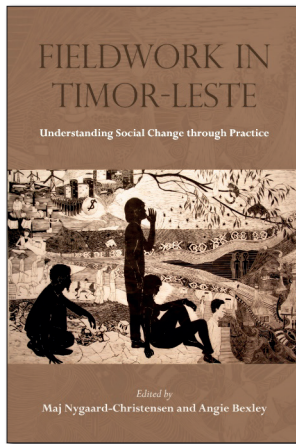
2. À la suite de l'abolition de l'esclavage dans les colonies britanniques et françaises, un nouveau régime d'embauche est mis en place : l'*engagisme*. Celui-ci se traduit par la signature d'un contrat de travail d'une durée d'environ trois ans pendant lequel le travailleur quitte son pays d'origine, notamment l'Inde ou l'Afrique, pour partir dans des colonies de peuplement en Amérique ou dans l'océan Indien afin de vendre sa main d'œuvre à bas prix aux grands propriétaires de terre qui y cultivaient de la canne à sucre.

## Ouvrages cités

- AGIER, Michel 2013. *La condition cosmopolite. L'anthropologie à l'épreuve du piège identitaire*. La Découverte, Paris. 208 p.
- APPADURAI, Arjun 1986. *The Social Life of Things*. Cambridge University Press, Cambridge. 339 p.
- BOISVERT, Mathieu 2018. *Les hijras : un portrait socioreligieux d'une communauté transgenre sud-asiatique*. Presses de l'Université de Montréal, Montréal. 262 p.
- CLAVEYROLAS, Mathieu 2017. *Quand l'hindouisme est créole. Plantation et indianité à l'île Maurice*. Éditions de l'EHESS, Paris. 344 p.
- DUMONT, Louis 1957. *Une sous-caste de l'Inde du Sud. Organisation sociale et religion des Pramalai Kallar*. Mouton, Paris. 466 p.
- 1966. *Homo hierarchicus. Le système des castes et ses implications*. Gallimard, Paris. 490 p.
- DUMONT, Louis & David POCOCK 1959. "Possession and Priesthood." *Contributions to Indian Sociology* 03 : 55-74.
- MARCUS, George 1998. *Ethnography through Thick and Thin*. Princeton University Press, Princeton. 288 p.

Otávio Amaral da Silva Corrêa, doctorant en anthropologie à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), France, en cotutelle avec le Doctorat en Sciences des religions, l'Université du Québec à Montréal (UQAM).

otavioamaralc@hotmail.com



**FIELDWORK IN TIMOR-LESTE.  
UNDERSTANDING SOCIAL CHANGE  
THROUGH PRACTICE**

Nygaard-Christensen Maj  
et Angie Bexley (dir.)

Nias Press, Copenhagen, 2017. 262 p.

Revu par Renata Moreira Fontoura

*FIELDWORK in Timor-Leste. Understanding Social Change through Practice*<sup>1</sup> s'adresse aux chercheurs travaillant sur les questions de la pratique de l'anthropologie, du développement et de la coopération internationale. Cet ouvrage collectif est dirigé par Maj Nygaard-Christensen et Angie Bexley, deux chercheurs reconnus pour leurs travaux en anthropologie politique. Leurs recherches abordent les effets de l'intervention internationale liée au développement en Asie, notamment en Indonésie et au Timor Leste. Dans cet ouvrage, les auteurs présentent les différentes échelles d'études et d'analyses anthropologiques dans la région du Sud-est asiatique.

La réflexion des auteurs sur le changement social à travers la perspective de la pratique (l'observation des éléments empiriques et contextuels), trouve son origine dans la collaboration antérieure des chercheurs, matérialisée sous la forme de plusieurs articles, dédiés à l'examen et à la compréhension de la réalité socioculturelle du Timor Leste. Par ailleurs, la participation des deux chercheurs à une conférence internationale, plusieurs années plus tard, leur a permis de poursuivre cette démarche intellectuelle, qui a débouché sur l'ouvrage qui

est l'objet de notre compte rendu. *Fieldwork in Timor-Leste* regroupe plusieurs études anthropologiques qualitatives menées au Timor Leste. L'objectif des auteurs était de capturer le changement du pays à partir de l'observation de divers phénomènes historiques et différentes années de recherches conduites dans la région.

Le livre regroupe onze chapitres. L'analyse de la perspective historique qui ouvre le débat est suivie par l'analyse des enjeux de la pratique de l'anthropologie au Sud-est asiatique. L'ouvrage rassemble cinq thématiques centrales qui essaient de comprendre le processus du changement social au Timor Leste. Les trois premiers chapitres couvrent un vaste éventail d'études historiques et archéologiques menées au pays. Les chapitres finaux dressent une réflexion sur le rôle de la recherche ethnographique dans l'étude de la coopération internationale.

*Fieldwork in Timor-Leste* s'intéresse particulièrement aux mouvements de contestation politique vécus par les membres de la nation timoraise. Ces mouvements ont donné lieu à plusieurs formes de critiques ainsi qu'à l'émergence de plusieurs nouvelles catégories culturelles. Ces dernières ont été indispensables à la production de l'idée très spécifique de ce qu'est la nation Timor Leste en tant qu'un pays multiple. L'approche centrale du livre traite des effets de l'occupation du pays par les organismes internationaux durant le processus de transition vers l'indépendance. Les auteurs cherchent à comprendre comment les institutions internationales ont influencé le processus de distinction identitaire qui a fini par dessiner les contours culturels de la nouvelle nation.

À l'aide des enquêtes ethnographiques, les auteurs ont voulu appréhender le processus constitutif de cette nouvelle identité nationale. Nygaard-Christensen et Bexley ont réfléchi sur les principaux défis de la pratique quotidienne du terrain ethnographique dans une situation de changement de régime politique. Néanmoins, leurs réflexions se limitent à l'étude des mécanismes de contestations identitaires. Cela leur per-

met de comprendre la transition politique vécue au Timor Leste, sans cependant envisager une réflexion plus élaborée sur la méthodologie de travail sur le terrain. Bien que les auteurs mènent des discussions denses sur le contexte historique et politique du Timor Leste, ils ne cherchent pas à discuter de manière très approfondie la construction du sujet politique timorais. D'ailleurs, l'ouvrage n'a pas l'ambition de devenir un guide de terrain au Timor Leste. En revanche, cette monographie cherche à encourager une réflexion critique sur la production du changement social, en problématisant les affrontements et les « rencontres », présents dans les situations de développement international.

En inscrivant l'Asie sur un débat international, le livre est devenu une source de réflexion critique sur des situations de coopération transnationales. Les travaux problématisent les différentes catégories culturelles créées dans le contexte local durant la période de l'indépendance du pays. Ainsi, l'objectif de l'ouvrage est de problématiser les effets des administrations politiques étrangères dans la société timoraise ainsi que les changements locaux. Alors que les aspects interventionnistes ont amplement influencé les imaginaires politiques et le sens d'appartenance identitaire timoraise, ils ont fini par être appropriés par les populations locales.

Cet ouvrage enrichit définitivement la littérature existante sur la pratique de l'anthropologie et surtout les ethnographies menées en Asie. L'ouvrage adopte plus largement une approche centrée sur les actions empiriques quotidiennes en se concentrant sur l'impact des discours et des narratives sur les actions pour dévoiler l'ambiguïté entre les institutions et leurs actions. La critique du livre est la bienvenue dans le champ d'études de l'anthropologie des institutions, permettant même de repenser la manière de *pratiquer* l'ethnographie non seulement dans la discipline anthropologique, mais aussi dans des contextes internationaux, ce qui constitue certainement un apport important de cet ouvrage. On ne peut qu'en conseiller la lecture, dont le contenu reprend et ré-

organise la pensée du développement et de la mondialisation. Le livre inspirerait certainement les futures réflexions anthropologiques menées non seulement en Asie, mais pourrait également nourrir les débats épistémologiques sur l'agentivité. L'ouvrage s'adresse également aux étudiants qui s'intéressent à l'étude de la coopération internationale et le développement. Ce livre passionnant propose un dialogue entre spécialistes et s'adresse à un public déjà familier des débats sur la mondialisation. On regrette cependant qu'à la fin de l'ouvrage les auteurs ne développent pas une conclusion pouvant faire le pont entre les analyses regroupées.

## Note

1. Ce compte rendu a été publié en anglais dans la Revue de la Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), en 2022: *Anthropologica* 64(2): "Dignity, Conviviality, Moral Contests of Belonging."

Renata Moreira Fontoura, doctorante en anthropologie, Université de Montréal  
renata.moreira.fontoura@umontreal.ca

---